

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE

N. AUBIN, Rédacteur,  
W. H. ROWEN, Imprimeur.

PROPRIÉTAIRES.

{ No. 2, Rue Grant, St. Roch.  
{ No. 7, Rue des Prairies, St. Rich.

## CONDITIONS

Ce Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, Rue Grant St. Roch; près de la Rue St. Vallier. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. — On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois; payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, franchises de port au Bureau ou chez les Agents en Ville.



## DEPOTS

On trouve le *Fantastique* au Bureau du Journal, chez M. L. ANGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez M. ANT. MATHY Basse-Ville.

## AGENTS

Montréal, — chez M. J. DAVU  
LEHAY, Rue Notre-Dame  
et on reçoit des souscriptions  
chez Mr. IGNAZ BOUQUER,  
Rue Ste. Thérèse.  
Trois Rivières, — chez Ph. LAS  
SISSEVE, Etud. en Méd.  
Les personnes qui désireraient  
se charger de l'agence du *Fan-  
tasque* dans les campagnes, sont  
priées de nous le faire savoir.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je suis ce qui me  
plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 2.

Québec, 5 Octobre, 1840.

No. 42.

## MELANGES.

### TRIBUNAUX FRANÇAIS. — LE PETIT AUVERGNAT.

Un petit Auvergnat, haut comme la botte d'un garde municipal, se présente devant la police correctionnelle, où l'amène une prévention de mendicité. Sa petite voix d'enfant n'arrive pas jusqu'à MM. les juges, et l'on est obligé de le faire monter sur l'estrade qui conduit au pied du tribunal.

M. le président. — Vous avez demandé l'aumône : c'est défendu, cela.

L'enfant. — Mon bon Monsieur, je jouais de la vielle en dansant, et en chantant *Gai Coco!* on me donnait des petits sous pour ma peine.

M. le président. — Vous n'avez pas le droit de jouer de la vielle, ni de chanter en public.

L'enfant. — Ça fait donc du mal que je chante *Gai Coco!* et qu'on me donne des petits sous pour ma peine?

M. le président. — Vous ne vous contentiez pas d'attendre que l'on vous donnât : vous poursuiviez les passans, en les importunant, pour en obtenir quelques

aumône. D'ailleurs, il faut une permission pour jouer de la vielle et pour chanter.

L'enfant. — Le grand frère il a la permission... Il est là, le grand frère !

Le frère du petit Auvergnat est appelé.

M. le président. — Pourquoi avez-vous laissé votre frère aller seul et demander l'aumône ?

Le frère. — J'ai une permission pour jouer de l'orgue ; le petit frère est avec moi, il joue de la vielle, il danse, il chante, et comme il est bien gentil, le petit frère, on nous donne beaucoup de petits sous.

M. le président. — Pourquoi n'étiez-vous pas avec lui le jour où les gens l'ont arrêté ?

Le frère. — J'étais malade, et j'avais envoyé le petit frère travailler... Il fallait bien de l'argent pour lui manger et pour moi me soigner.

M. le président. — Si l'on vous donne beaucoup de sous, comme vous le dites, comment se fait-il que vous n'avez pas quelques économies ?

Le frère. — Le père est mort au pays, et la mère est restée toute seule avec deux petits frères tout petits, bien plus petit que le petit frère qui est ici..., et je lui envoie tout ce que je gagne pour élever les deux petits frères.

Le tribunal acquitte le petit Auvergnat et le rend à son frère; à qui le président recommande de ne plus le laisser aller chanter tout seul.

## MR. GATIN.

M. Gatin, fruitier, est cité devant le conseil pour avoir abandonné son poste.

Le président. — Comment vous justifiez-vous ?

Gatin. — Je voudrais d'abord savoir si mon chef de poste est ici ?

Le président. — Que lui voulez-vous ?

Gatin. — Rien.

Le président. — Vous aviez abandonné votre poste ?

Gatin. — Y en a qui diraient oui ; d'autres qui diraient non ; vous ne pourriez pas m'indiquer mon chef de poste ?

Le président. — Qu'a-t-il affaire ici ?

Gatin. — Rien.

Le président. — Pourquoi avez-vous abandonné votre faction ?

Gatin. — Parce que je suis fruitier.

Le président. — Expliquez-vous.

Gatin. — Ça me ferait bien plaisir de voir mon chef de poste.

Le président. — Mais encore une fois, en quoi peut-il vous servir ?

Gatin. — Oh ! rien..., Je voudrais pourtant avoir avec lui une petite *causelle*.

Le président. — A quel propos.

Gatin. — Oh ! à propos de rien ; seulement une légère conversation... à coups de poings.

Le président. — Comment ?

Gatin, très-froidement. — Oh ! mon Dieu oui... tant que je n'aurai pas flanqué une volée à ce gaillard-là, il me manquera quelque chose. (On rit.)

Le président. — Songez que par de telles paroles vous aggravez votre position.

Gatin. — Mais vous ne savez donc pas que mon capitaine, ce n'est pas ua

homme, c'est un gamin... Pour agir comme il a agi avec moi, faut pas avoir de sang dans les veines, faut être cannibale, un antropophage.

Le président. — Que vous a-t-il donc fait ?

Gratin. — Ce qu'il m'a fait..... Comment, il sait que je suis fruitier, que j'o gagne ma vie, celle de ma femme, celle d'un mioche que j'ai, à vendre des laitues, des pommes, du beurre et autres légumes que j'achète le matin à la halle, et il m'empêche de faire mon commerce.....il sait que dans notre état nous sommes toujours pris de quatre à six heures du matin, et c'est justement à quatre heures qu'il me met de faction.....voilà un procédé honteux... J'avais beau lui dire : Mon capitaine, laissez-moi seulement aller jusqu'aux Innocens, et je reviens ; ce sera l'affaire d'une petite heure, et après j'en serai à vous tant que vous voudrez. " Y a pas eu moyen de l'attendrir, ce loup-garou là... Alors, quand j'ai vu ça, je me suis dit : Ah ! tu veux faire la poussière, ah ! tu y mets de l'entêtement ! eh bien moi aussi j'y mettrai de l'entêtement.....Et j'ai planté là la guérite, et je suis allé faire mes provisions en uniforme. Au bout d'une petite demi-heure, comme je lui avais dit, je suis revenu. Ah ! dam, il est vrai que j'avais encore ma hotte sur le dos, mais mon uniforme ne m'avait pas quitté non plus.....Le gremlin de capitaine n'a jamais voulu me recevoir, et m'a dit que j'aurais à m'expliquer devant un conseil.... t'h bien, quoi ! je me suis expliqué... Suis-je fautif, là franchement, et n'est-ce pas plutôt cet Iroquois de chef de poste qui est dans son tort ?... Aussi, que je le repince, et je vous promets de le secouer comme une romaine dans un panier de salade.

Le conseil considérant que Gratin paraît pour la première fois devant lui, le renvoie sans condamnation.

## LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 5 OCTOBRE, 1840.

Notre excellent collaborateur volontaire l'APPRENTI, fidèle à la tâche qu'il a entreprise de passer en revue chaque mois de l'année, vient de nous favoriser de ses observations sur le mois de septembre. Nos lecteurs lui en sauront sans doute autant de gré que nous même.

REVUE DE QUÉBEC. — LE MOIS DE SEPTEMBRE.

Allons décidément Québec est devenue la capitale des arts et des sciences ; excusez du peu. On y vient des parties du monde les plus éloignées pour y compléter une renommée, pour ajouter un nouveau rayon à une auréole de gloire dont on veut se ceindre le front ; autrement, pas de gloire ni de renommée. Les célébrités de toutes sortes y arrivent en foule, et c'est à qui mieux fera : célèbres prédicateurs, savants voyageurs, compagnies de cirque par dessus compagnies de cirque, vaisseaux de guerre par demi douzaines, amiral, matelots et soldats, y montrent leur savoir faire, chacun dans son genre bien entendu. Puis, tout cela prêche, lit, danse, piroquette, tire du canon, pénd chante et bâille en même temps ; il faut posséder une bonne tête pour ne pas en devenir son. Mais Québec, est la capitale des arts et des sciences quoi ! Elle est à quelque

chose près, à l'Amérique ce que Paris est à l'Europe. Celui qui ne brille pas dans une de ces deux villes n'est rien ; et enfin, pour être parlant il faut briller dans les deux. Après avoir été couronné par l'Académie des Sciences de Paris, il faut l'être par la société littéraire de Québec. En effet je vous le demande, après avoir obtenu les applaudissements des Guizot, des Arago, des Lamartine, et tant d'autres hommes illustres qui occupent les fauteuils de l'Académie de Paris, comment peut-on se passer de ceux du savant, de l'illustre chef sauvage Robert Symes, qui occupe si modestement une des chaises (de bois sans doute) de la société littéraire de Québec. Impossible ! Impossible !

Quand je dis que notre ville est la capitale des arts et des sciences, je n'ignore pas qu'il me faudrait donner de fortes preuves pour être cru, car je ne le serai jamais sur ma simple parole. Par exemple, croyez-vous qu'on m'aurait cru lorsque j'ai dit qu'il était nécessaire de passer le rabot sur la déclama- tion des élèves du séminaire de Québec, si le vénérable Evêque de Nancy n'était pas venu appuyer de sa parole l'idée d'un apprenti. Non, par diéu, on ne l'aurait pas fait, et pourtant je disais la vérité. Ah ! oui, la vérité, souvent on la tient et on la cherche encore. Mais bah !

C'est rien qu'ça, on verra, on verra ! !

D'abord, septembre nous a amené les courses et toutes leurs scènes grotesques. C'est une époque de fête, que les courses, pour la population de nos faubourgs qui n'a rarement l'occasion de s'amuser. On s'y prépare une semaine, quelquefois deux, d'avance ; le mari escamote, sur sa paie du samedi une petite somme, à sa femme, pour aller la dépenser dans une tente ; la jeune fille prépare une belle robe pour y aller avec son cavalier, qui, lui, à le soin, afin de faire l'amoureux généreux, de garnir sa poche de bons sous, pour acheter les pommes, les biscuits, les bâtons de sucre de candi et les palettes de gomme qui doivent aller, pêle-mêle, remplir le mouchoir de poche de sa blonde comme il l'appelle quoique souvent elle soit, brune, noire ou rouge ; la femme de ménage, remet son lavage et son repassage à une autre semaine, tout en reprochant à son mari de perdre deux demi-journées pour aller flâner et dépenser son argent sur la plaine ; et enfin il n'y a pas jusqu'au gamin qui ne vole des sous à ses parents pour y acheter des *nananies* ou bien fumer des cigares à la cannelle. Et, le jour arrivé, tout ce monde s'en va sautant les clôtures, franchissant les fossés, risquant mille fois d'être écrasé par les voitures qui se croisent en tous sens, avant d'être arrivé sur le terrain des courses, où le plaisir l'attend.

Quant à moi, qui n'ai point la sottise prétention de vouloir faire de la philosophie, je m'y suis rendu les deux jours. J'ai pu admirer sur mon chemin le colossal monument qu'on a élevé à la place où Wolf rendit le dernier soupir, et je pensai à la générosité de ces bretons qui dépensent de belles sommes pour faire courir des chevaux, tandis qu'ils se contentent de trois ou quatre pauvres petites pierres pour rappeler la mémoire du héros qui leur assura la possession de ce pays.

Comme toujours, le chapitre le plus intéressant de ces deux jours, est celui des accidents. Un cheval s'est tué à la première course, ce qui causa un grand émoi parmi les parlians, du gouvernement, et plusieurs disaient : Que va devenir Poulet Thomson dans le Haut-Canada ? La question était bien naturelle puisque le *Humbig* venait de se tuer. On peut se vanter d'avoir les plus habiles Jockeys du monde... pour mal faire ; car outre ceux qui prirent part à la course du *Merchant's plate*, où l'on put les voir s'y prendre jusqu'à six fois

pour partir au mot dit, il y a celui qui dans celle du *Scurry Stakes* alla se darder sur une clôture, puis, en vrai étourdi, lança son cheval au milieu d'une foule épaisse d'hommes, de femmes et d'enfants, de laquelle un homme resta étendu sur le carreau, que l'on peut nommer sans crainte le plus gauche des Jockeys sinon le plus cheval, car, en se relevant de terre, ne s'occupant nullement du malheureux qu'il venait d'écraser, il demanda où était son cheval. Voilà ce que c'est qu'un Jockey, il s'occupe plus de son coursier qui tombe que de l'homme qu'il écrase.

Ce qu'il y avait encore de bien amusant, pour les amateurs de musique aux oreilles sensibles, c'était la bande militaire des grenadiers qui exécutait de charmants airs. Tambours, fifres, trombones et trompettes faisaient ensemble une symphonie capable d'effrayer le plus vaillant grenadier, pour peu qu'il fût musicien.

Quand je songe ici qu'un homme d'esprit a dit que les canadiens s'éleveront dans la civilisation en apprenant à bien monter un cheval, je ne puis m'empêcher de rire. A ce compte-là les Arabes et les sauvages de la rivière rouge sont bien les hommes les plus civilisés. Voulez-vous savoir ce qu'est la civilisation des courses? c'est l'art de tuer un cheval et d'écraser un homme, voilà tout. Mais passons à autre chose.

Les savants, ceux qui prétendent à l'être et ceux qui possèdent le privilège d'entendre la langue anglaise ont pu passer d'agréables soirées en allant écouter les récits du célèbre voyageur Mr. Buckingham, et en voyageant avec lui de la chapelle Wesleyenne à la cour de justice, de la au Théâtre et du Théâtre à la chambre d'assemblée; mais moi, pauvre diable, qui n'entends point la langue anglaise et qui de plus n'ai pas des pyramides d'écus à dépenser à propos de l'Egypte, je n'ai pas pu avoir la jouissance d'entendre parler de géographie dans une église, de mœurs dans une cour de justice, des lieux où le Christ est mort dans un théâtre, ni d'aller entendre parler de tempérance dans le château du Poulet, ci-devant la caserne des volontaires, tous personnages qui ne sont pas plus tempérans qu'il ne faut, comme vous savez; j'étais donc condamné à biffer de toutes mes forces. Il est vrai que j'aurais pu aller m'asseoir au conseil de ville pour écouter les débats, car on y parle français malgré tout, mais impossible pour moi, j'ai la monomanie de faire des calembourgs, et si je m'étais écrié en entrant dans la salle, ah! le beau *K. rond*, j'aurais reçu un coup de *massue*, qui m'aurait attiré un miaulement de *shaw*, puis des injures par *boisseau*, et je serais sorti en entendant crier *clear hue* parce que j'aurais passé *borne*..... en allant dire des calembourgs dans une salle de discussion sérieuse; mais, non, j'ai été condamné, pour mes péchés sans doute, à aller aux sermons de la grande retraite. Je n'y ai rien perdu je vous assure, et comme je suis une âme un peu faite pour le ciel, j'écoutais avec assez d'attention; ce qui m'a valu de m'apercevoir que monseigneur de Nancy ne prêche pas tout à fait comme nos prédicateurs. Il a des gestes plus larges, des intonations plus variées et il évite avec un bonheur tout particulier la monotonie et l'ennui, choses qui finissent par tout gâter, même la dévotion.

Après la retraite nous avons eu les procès criminels, qui, pour la première fois peut-être ont passé inaperçus; il n'y avait rien d'intéressant, rien qui puisse procurer une émotion. Depuis que le gouvernement est à Montréal les grands crimes et les grands criminels s'y sont réfugiés avec lui. C'est juste, l'oiseau sort toujours du nid.

Le grand cirque du Boverly Amphithéâtre est venu terminer les plaisirs d'un mois bouleversant comme nous n'en avons jamais eu. Chacun veut aller voir Otto Moty et les frères Suisses. Il y a foule chaque soir. Tous ces divertissements en font regretter un, qui à lui seul les vaut tous, c'est la comédie. Vraiment c'est une chose assez nouvelle que de voir une famille ou quelques membres d'une famille, jeter du louche sur la mémoire d'un père; car c'est bien ce que font les nouveaux propriétaires du théâtre en ne voulant point le louer pour des représentations dramatiques; pour des raisons religieuses, c'est donner à penser que leur père n'était point religieux, et pourtant chacun sait bien que c'était le contraire dans la vie de l'ancien propriétaire du théâtre. Mais il faut espérer que ces messieurs en viendront à des raisonnements plus justes; et alors nous pourrons dire, en allant au spectacle, que Québec est devenue la capitale des arts et des sciences... sans le savoir.

## UN APPRENTI.

## CORPORATION.

Il est maintenant à peu près certain que les affaires de l'état ne peuvent marcher le moins qui vaille sans que j'y aille mettre le nez, puis, par une conséquence toute naturelle, mon grain de sel; j'annoncerai donc avec plaisir au public que vendredi soir dernier je me suis donné la récréation d'aller entendre notre sage corporation. Cela s'explique: nous n'avons plus ni Mr. Buckingham, ni les crocodiles, ni les chevaux-savants, ni Symes, ni aucune bête curieuse, il faut donc se rejeter sur la corporation; faute de didons on mange des grues. Donc je suis allé à la dernière séance de la corporation, et, si je regrette quelque chose ici-bas c'est de n'avoir pas emporté sur moi le plus petit bout de crayon; car sans cela j'aurais pu faire part à mes farceurs de lecteurs, de quelques scènes des plus drôlatiques. Si ma mémoire était moins revêche, j'essayerais de retracer quelques unes des ébouriffantes remarques qui y furent faites, mais telle qu'elle est je ne me permettrai que de vagues souvenirs.

D'abord monsieur le Maire suggéra à ses collègues l'à-propos de remercier publiquement les militaires sur les services signalés et incalculables qu'ils ont rendus à l'occasion du dernier feu de la Basse-Ville. Cela est fort bien, et nous rédacteur-en-chef du Fantasque, approuvons hautement Mr. le Maire de ce qu'il approuve les militaires. Dans notre siècle égoïste les gens zélés et complaisants sont rares, c'est bien juste au moins de les payer..... en paroles. Mais après cela, monsieur le Maire s'est lancé, avec une éloquence toute fervente contre l'apathie des citoyens et leur refus de prêter leur aide pour la protection des maisons, le sauvetage des marchandises, etc. On voyait que l'honorable fonctionnaire parlait du cœur et qu'il était touché. Monsieur le docteur Morrin crut devoir faire chorus dans ce concert de reproches auxquels Mr. Jones ajouta tout le poids de ses observations. Le pauvre écheyin en avait la larme à l'œil. Véritablement à l'entendre on se laisserait aller à l'idée que c'est le citoyen le plus zélé, le plus patriotique, le plus désintéressé, le plus sensible qui respire sous le ciel canadien; on voit qu'il veut passionnément le bien public. J'allais oublier de dire que Mr. Jones, durant le cours de son improvisation, enlignée d'une prodigieuse quantité de grimaces, déclara qu'il avait honte de vivre au milieu de la population de Québec et que si quelque chose pouvait lui faire renier sa patrie ce serait le spectacle de l'indifférence des citoyens à la vue de la destruction des propriétés. En effet cette indifférence envers le bien d'autrui doit lui pa-

autre phénoména. Nous avons vu avec plaisir monsieur le conseiller Iluot relever les assertions injurieuses de ces trois messieurs et dire que les citoyens n'avaient été poussés à cette indifférence que par l'avarice des assureurs qui n'aident en aucune manière à l'organisation de moyens d'arrêter les incendies.

À ces causes nous en ajouterons d'autres. L'indifférence des citoyens provient en grande partie de la conduite fatigante de certains magistrats *insatiables* et date surtout de l'organisation de la société du feu et de la publication de ses réglemens coercitifs. Quand on se dévoue à servir dans un incendie, on aime assez à avoir le mérite de la bonne volonté ; mais l'idée d'être contraint, sous peine d'amende ou de la prison, à montrer du zèle, au lieu de le faire naître contribue singulièrement à le refroidir. Que voit-on ordinairement aux incendies ? Quelques *gentlemen*, riches propriétaires, marchands, assureurs, ou officiers publics, bien chaudement vêtus, engloutis sous de vastes redingotes de caoutchouc, portant gants blancs, bottes cirées, et légères badines ; à l'abri des rhumes et des catarrhes ils crient à tue tête aux pauvres diables qui n'ont pas le sou vaillant et qui viennent peut-être se chauffer ou tout au moins se recréer à ce spectacle gratis : Allons *mes amis*, travaillez ; courage, jetez vous à l'eau, mouillez vous les pieds, transportez ces meubles par-ci, échinez vous par là. — Lors qu'on veut du zèle, c'est de l'exemple qu'il faut ; et quand au lieu de dire : Travaillez, nos gros bonnets s'écrieront : Travaillons, les bras ne leur manqueront pas. Une autre condition requise pour avoir l'aide des citoyens, c'est de bien les assurer qu'aux incendies ils ne seront point bousculés par les hommes de police, éventrés par les soldats comme cela eut lieu maintes fois et particulièrement au feu de la rue Haldimand, que nous avons cité en son tems. Avant de quitter ce sujet nous ferons remarquer que cette conduite de quelques membres de la corporation n'est point faite pour ramener la population à des sentimens plus serviables et qu'au lieu de l'invectiver ainsi l'on ferait mieux de s'occuper des remèdes à porter à cet état de choses. La *basse classe*, comme l'on dit, est celle dont les services sont le plus requis aux incendies, soit pour établir des chaînes ou autre but qui requiert du labour ; et cependant c'est elle qui y est le moins intéressée, qui gagne même par le travail que procurent les reconstructions ; il faut donc agir avec prudence et tâcher d'exciter une digne émulation, plutôt que de nourrir ces sentimens hostiles plus ou moins naturels chez celui qui n'a pas envers celui qui a. En toutes les occasions de la vie le riche a besoin du pauvre comme il lui est utile à son tour ; mais ce n'est que par la bonne intelligence et un respect mutuel qu'ils peuvent exiger cet échange de bons offices. Autre patriotisme d'un membre de la corporation. — Mr. Shaw fit motion qu'il soit pris des informations du côté de deux ou plusieurs pompes à incendie qu'on se procurerait aux Etats-Unis. Heureusement que Mr. le docteur Morrin releva dignement cette ingression en déclarant, ce qui est la vérité, que l'on peut construire à Québec des pompes supérieures à celles des Etats Unis, sans cela nous allions déclarer que Mr. Shaw avait été mis dans la corporation pour y représenter..... les américains. Pour en revenir à l'idée de Mr. Shaw nous dirons que nous n'avons jamais vu de bonnes pompes chez nos voisins ; qu'elles ne sont pas, pour la force, comparables à quelques unes de celles de Québec et l'on peut, nous croyons, attribuer les ravages que font chez eux tous les incendies, à l'insuffisance de leurs machines qui sont fort bien ornées et décorées de peintures mais qui ne peuvent jamais porter l'eau dans le haut des édifices un peu élevés. Il est cependant possible de construire des pompes à feu d'une force plus que suffi-



sante pour Québec puisqu'à Paris où les maisons ont 7, 8, et 9 étages il est rare qu'on en voie deux brûler à la fois et que l'eau est toujours lancée au sommet des plus élevées. De plus il nous semble que l'argent prélevé sur Québec doit être dépensé à Québec surtout quand on peut y obtenir des objets aussi bons et probablement meilleurs qu'à l'étranger. Nous devons en justice dire que Mr. Shaw a changé sa motion et qu'il en résultera probablement une meilleure organisation pour cette partie essentielle à la sûreté publique.

En fait de facéties nous ne citerons que la découverte qu'a faite Mr. Jones qu'il était président du comité du feu, chose que tout le monde savait excepté lui-même. Ce monsieur a proposé de faire raccommoder les vieilles culottes que les soldats pourront déchirer désormais au feu. Voilà un joli rôle pour nos braves conseillers. Va-t-on en faire des tailleurs ? Ce serait un mauvais augure pour les écus des citoyens, car ce corps de métier a la réputation de réserver par devers soi les meilleurs coupons. Assez pour aujourd'hui.

### Fantaisies.

Monsieur Poulet Thomson a publié dit-on la nouvelle formule suivante pour l'enseignement de la règle de soustraction : Qui de 80 ôte 90 ne peut, emprunte un qui vaut dix, je ne pose rien du tout et je retiens le reste.

On dit que la Corporation va s'occuper du balayage et du nettoyage des rues ; tandis qu'elle opérera l'enlèvement des ordures, elle fera bien par la même occasion de faire disparaître les hommes de police.

Ce brave Diogène du vieux tems allumait quotidiennement son petit fanal pour trouver un homme. Notre gouverneur fait feu et flamme de tous les côtés pour se procurer des hommes qui ne soient pas hommes.

On nous reproche de ne prêter sans cesse à nos gouvernants que des mauvaises intentions. Hélas, nous agissons cependant comme des usuriers, nous ne prêtons qu'aux riches.

On dit que le Conseil Spécial va s'assembler sous peu pour nous législater à merci. Les prétentions de ce corps à nous tourmenter sont donc sans bornes. Ses membres nous semblent cependant assez bornés.

Monsieur Poulet Thomson est maintenant créé *baron de Sydenham et de Toronto*. Voilà un titre furieusement long ; on aurait pu je crois lui en donner un plus court et plus expressif, celui de : *baron D'Argentpille*.

Notre gouverneur général vient d'être fait grand d'Angleterre : gare à nous ! il va nous exploiter en *grand*.

La loi des réserves du clergé protège l'église établie protestante ; à cette nouvelle tous les cultes de murmurer. Si ce brave Moïse revenait il eût craint dans une terrible colère en voyant avec quelle fureur on se livre au culte du *veau d'or*.

La reine dans son discours de clôture se félicite d'avoir donné la liberté aux nègres. Elle oublie de dire que par compensation elle plonge des blancs en esclavage. Quand donc cette petite étourdie passera-t-elle du noir au blanc.

On va publier bientôt un ouvrage sur notre Gouverneur-Général. Ses vertus et ses talents formeront seuls dix volumes in-folio . . . de papier blanc.